

11 11
– 17 11 2017

Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
1 rue Saint-Hélier, 35000 Rennes
02 99 31 12 31
T-N-B.fr

REVUE DE PRESSE

**JE SUIS UN PAYS
(COMÉDIE BURLESQUE
ET TRAGIQUE DE NOTRE
JEUNESSE PASSÉE)
VINCENT MACAIGNE**



Culture & Société

«Mes pièces se révèlent dans leur rencontre avec le public»

Vincent Macaigne a dévoilé à Vidy sa dernière création, en gestation jusqu'à l'ultime moment

Natacha Rossel

J eudi après-midi, coup de fil du Théâtre de Vidy. Les détenteurs d'un billet pour *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, spectacle enchâssé dans la nouvelle création de Vincent Macaigne, *Je suis un pays*, sont conviés à 21 h 30, une heure plus tard que l'horaire prévu. Dans le même temps, les journalistes et critiques sont enjoint à différer leur venue de quelques jours, le temps que l'œuvre «mûrisse». En mars déjà, la précédente création de Macaigne, *En manque*, avait évolué au fil des représentations - en raison du peu de répétitions. A la même période, la star Romeo Castellucci dévoilait, au bord du lac, un *De la démocratie en Amérique* radicalement différent du spectacle présenté peu avant à sa création à Angers. Les férus de théâtre le savent, les spectacles sont parfois encore «frais» le premier soir. De là à transformer le public des premières en simples cobayes? Une œuvre en perpétuel mouvement peut-elle faire fi des questions de



La pièce «Je suis un pays», de Vincent Macaigne, intègre un second spectacle, «Voilà ce que jamais je ne te dirai», MATHILDA OLMÉ



Vincent Macaigne
Metteur en scène

D'Œdipe à la danse des canards

qualité, voire du contrat de confiance entre un artiste et ses spectateurs?

Figure de proue du théâtre dit contemporain, Vincent Macaigne s'en défend avec ardeur. Passionné et sincère. «Ce que j'ai présenté hier (*ndlr: jeudi*) est une forme aboutie. Mes spectacles se révèlent avec le public. Par sa joie, ses rires, son agacement. Dans mon travail, j'ai cette envie très forte que les spectateurs soient des acteurs de mes pièces.» Bien entendu, l'artiste ne nie pas que chaque représentation sera différente. C'est là l'essence même des arts de la scène en prise avec le présent.

Prise de risque

Il n'empêche. La création de *Je suis un pays* a évolué jusqu'au dernier moment. La feuille de salle dévoile un autre texte que le synopsis diffusé sur le site. A Vidy comme dans les autres théâtres de créa-

● Le théâtre de Vincent Macaigne irradie d'excès. Dès les premières minutes, *Je suis un pays* nous plonge dans un chaos où les anges se font violeurs, où le sang jaillit, où les cris sont les seuls moyens de se faire entendre. Des spectateurs enfilent les boules Quiès distribuées à l'entrée tandis que d'autres quittent la salle au milieu du spectacle. Mais on aurait tort de voir dans cette fureur scénique un fatras sans queue ni tête, une vision du monde désabusée, adressée aux seuls aficionados d'un romantique échevelé. Sous ses airs désordonnés, le spectacle est admirablement construit, nourri de lectures multiples. Les littéraires y savoureront les références à Hamlet ou à l'énucléation d'Œdipe. Les jeunes se retrouveront dans les chansons de Rihanna, plein tube, ou dans le show de télé-réalité fictif «Qui veut tuer le roi?»

On rit beaucoup, car Macaigne instille une fantaisie burlesque dans ce cauchemar - qui se clôt tout de même sur la *Danse des canards*. S'il ne fallait retenir qu'une bribe du spectacle, ce serait sans doute cette petite fille surgissant sur scène en criant ces mots porteurs d'espoir: «L'avenir est à nous!»



Les comédiens produisent une performance impressionnante.

tion, ce cas de figure n'est pas exceptionnel. Comment convaincre, dès lors, le spectateur peu aguerri de déboursier jusqu'à 45 francs pour assister à des spectacles qu'il n'a finalement pas tout à fait choisis? C'est là le contrat tacite qui nous lie à l'artiste. Qui implique, aussi, une prise de risque intrinsèque au désir d'assister à une pièce. Quand la déception est fréquente, elle peut toutefois devenir source d'incompréhension.

«Cette œuvre s'adresse à tous»

Mais les causes en sont multiples. Avec un monde du spectacle qui subit la récession et rogne autant sur les temps de répétition que sur le nombre de représentations (permettant de roder une production), la mise en danger des artistes est plus forte qu'auparavant. Sans parler des différences en termes de pratiques culturelles, comme le rappelle Vincent Baudriller: «En Angleterre, les critiques assistent aux spectacles une semaine après la première. Cela laisse le temps à l'œuvre de bien se déployer.» Vincent Macaigne embraye. Chaque spec-

tacle doit traverser son baptême du feu. «La vraie question, c'est ce que vous avez ressenti, ce que vous avez vécu.» Et l'accuser d'oublier son audience lorsqu'il est dans l'ébullition de sa création l'affecte. «Si quelqu'un me disait que je suis snob, je pourrais en pleurer. Au contraire, je veux prendre la main du spectateur. Il y a plein de portes d'entrée dans *Je suis un pays*, cette œuvre s'adresse à tout le monde.»

Pour Vincent Baudriller, Vincent Macaigne - l'un des artistes phares de sa programmation à Vidy - a justement ce pouvoir magnétique de déclencher une passion pour la scène. «Je suis persuadé qu'une personne qui vient pour la première fois à Vidy et qui assiste à *Je suis un pays* va se dire «Wow, c'est ça le théâtre?» Parce que cette pièce saisit d'une manière incroyable le monde dans lequel on vit. Et c'est cela qu'on essaie de partager: du théâtre d'aujourd'hui.»

Lausanne, Théâtre de Vidy
Jusqu'au 29 sept.
www.vidy.ch

LE TEMPS**Le Temps**

Culture, mardi 26 septembre 2017, p. 21

Vincent Macaigne, la griffe d'un diable à Vidy

ALEXANDRE DEMIDOFF

SPECTACLE L'artiste français en fait-il trop dans « Je suis un pays » ? Autant reprocher à Usain Bolt ses foulées trop grandes. Son nouveau spectacle tempête, crache et remet d'aplomb. Chronique d'une nuit d'apocalypse

A l'entracte, Vincent Macaigne court dans la salle comme un apprenti sorcier, l'âme et les yeux exorbités. L'auteur et metteur en scène de Je suis un pays n'affronte pas l'enfer dans lequel il plonge ses acteurs. Mais il hante ce texte d'une jeunesse perdue, il en attise les flammes dans la cabine de régie du Théâtre de Vidy, il y marmonne une révolte transmutée en hémorragie politico-lyrique, en vague d'acier sur la plage de nos désenchantements. Vincent Macaigne est barbu comme le djinn de nos rêveries: il fait profession de cyclone, il dévaste et, sortilège, remet d'aplomb.

Libérer les corps pour qu'ils soient en crue. Programmer le débordement dans toutes les alvéoles du théâtre. Mixer encore les musiques et les fétiches qui nous composent, les totems et les tabous. Tel est le métier de Vincent Macaigne. Sa technique? Happer le spectateur dans le foyer déjà. Et puis le prendre au collet, sur un tempo pop ou punk. Dans cette furia, la phénoménale Candice Bouchet incarne la Mère. Elle est femme de ménage à la Société des Nations, elle barbote dans un trafic d'organes et elle proclame sa vie de misère, solaire comme une dresseuse de serpents pythons. Elle a deux enfants, Marie - qui aura un destin biblique - et Hedi, son préféré, un garçon qui a des ténèbres douces dans les yeux et qui porte une jupette de carnaval. Tiens, il est justement assis à côté du chroniqueur, dans la salle.

Je suis un pays est une apocalypse. Un voile s'y déchire, une psyché crache sa vérité, ce puits de pensées et d'affects où surnagent des personnages. Tous les spectacles de Vincent Macaigne sont des apocalypses, ils révèlent nos parts maudites, dégoupillent des remords anciens. Marie, donc, portera un prophète. Avec elle, peut-être, une nouvelle ère - sauf que Monsanto, Walt Disney et Coca Cola ont lancé une OPA sur le paradis à venir. Mais à l'instant, le ciel s'effondre en morceaux sur le plateau tandis qu'une brume de glace submerge ce qui ressemblait à l'amphithéâtre de la Société des Nations. Vous voilà siphonné dans votre fauteuil, guetté par le regard de biche de Marilyn, cette idole d'autrefois perdue dans un écran de télévision.

Le sang du Grand-Guignol

Sauve qui peut la vie est un autre titre pour Je suis un pays. Marie, Hedi, leur père mort puis déterrés sont embrigadés dans un grand show télé. Une animatrice sans vergogne (Candice Bouchet encore) pousse un candidat sous acide - l'acteur Sharif Andoura - à terrasser le patriarche justement, celui qu'on a ressuscité et qui croupit dans une cage. Aussitôt demandé, aussitôt fait: il lui gèbera les yeux puis reviendra sous les projecteurs en prédateur insatiable.

Vainement provocateurs, cette surenchère dans l'horreur, ce pilonnage de la société du spectacle? A l'oreille, la prose de Macaigne pèse parfois son poids de lieux communs - rien de faux, mais rien d'inédit non plus sur le capitalisme des spéculateurs par exemple. A l'oeil, ses coulées sanguinolentes, ses fumigènes punk, ses mutilations façon film gore respirent bien le Grand-Guignol d'autrefois, cet art où tout était bon pour épouvanter le bourgeois. Mais le Grand-Guignol, justement, n'est pas d'autrefois. Il n'est pas confiné au théâtre, il suinte de partout, souffle Macaigne. Et si son cauchemar colle à la peau, c'est que son geste est total, qu'il s'adresse à nos viscères autant qu'à nos cerveaux.

Le théâtre, ce radeau

Rien ne prendrait toutefois sans le bouleversant engagement des acteurs. Appelons ça intégrité, sincérité si on ose, métier aussi, évidemment. Déchirant par exemple ce moment où Marie (Pauline Lorillard), dans son costume de superwoman, conjure Hedi, son frère dénaturé, de ne pas la haïr. Elle veut recoudre à l'instant les lambeaux de leur enfance. Plus tard, elle aura ces mots qui sont l'ourlet secret de Je suis un pays: « Je ne regrette pas la jeunesse, mais je regrette sa promesse. »

Au bout de tout, sur la jetée de nos fictions naufragées, les acteurs invitent le public à boire sur scène à la santé de... de qui? De quoi? De cet espoir que le théâtre soit encore un radeau. Vincent Macaigne est ce djinn, il pulvérise tout pour susciter des tribus de fortune.

@alexandredmff

Rennes

C'est **Arthur Nauzyciel**, artiste venu au théâtre et à la notoriété à Lorient et au CDDB, qui, après le CDN d'Orléans, monte d'un cran en reprenant les rênes de Rennes, au **TNB**. Tentative de sélection ci-dessous, on aimerait tout voir...

JULIUS CAESAR. THÉÂTRE

Arthur Nauzyciel. Vu à Lorient. Une grande claque et un souvenir prénant, pour le dispositif scénique et l'ampleur physique de la pièce., pour l'animalité et la nervosité des interprètes, comme des tigres en cage, pour la parfaite transposition de la pièce de **Shakespeare** dans les années 60. Somptueux et sauvage.

> 5 > 14/10 (ou 19 > 20/10 à Brest)

PPP. INCLASSABLE

Phia Ménard. De la glace, de l'émotion et une transition. Pour ceux qui ont manqué ce spectacle émouvant et fondateur d'une artiste qui met ses tripes en scène.

> 12 > 19/10 (ou 19 > 21/12 à Nantes)

L'EMPIRE DES LUMIÈRES. THÉÂTRE

La dernière création d'**Arthur Nauzyciel**, une commande du Théâtre National de Corée, une adaptation par l'auteure **Valérie Mréjen** du

best-seller de **Kim Young-ha**, une histoire d'espionnage nord-sud, mise en scène avec les complices habituels de Nauzyciel, ce qui n'augure que du bon.

> 9 > 18/11

JE SUIS UN PAYS. THÉÂTRE

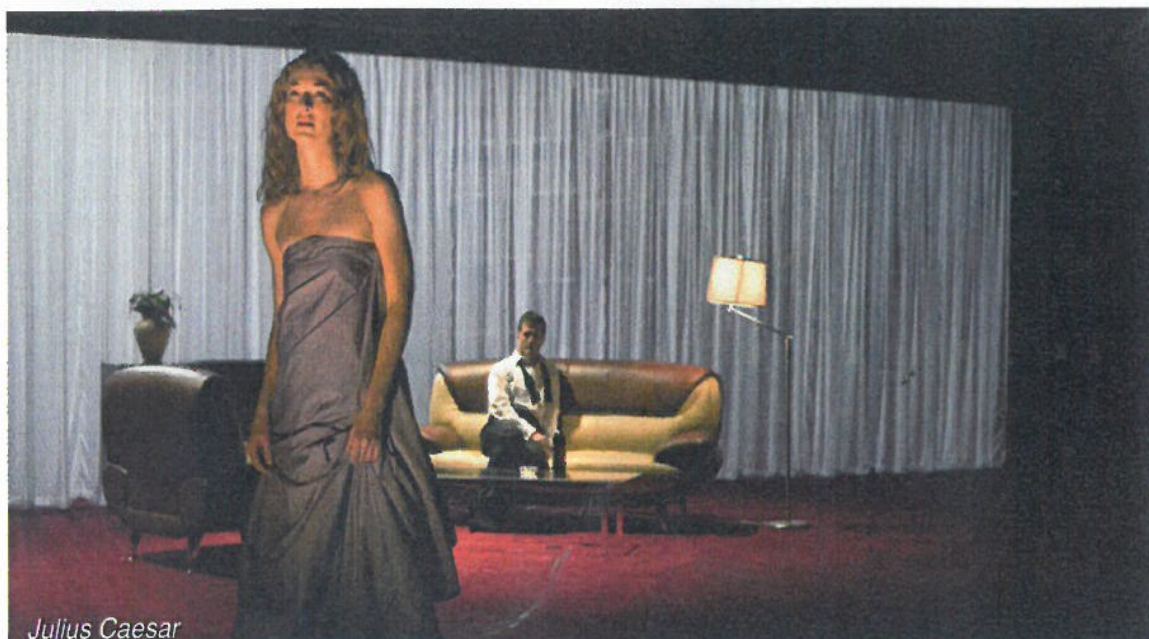
Enfin, **Vincent Macaigne** lâche un peu le cinoche pour revenir au théâtre, qu'il fait si bien, et met en scène son propre texte, écrit il y a une vingtaine d'année, qui décrit le cauchemar d'un monde où se croisent anges et rois, entre mythe, conte et burlesque. S'il tient ses promesses, un théâtre qui en met plein la gueule et électrise le spectateur comme les prémices de l'orage...

> 11 > 17/11

RÊVE ET FOLIE. THÉÂTRE

Il dit que ce sera sa dernière création. S'il tient parole, alors, c'est le moment ou jamais d'aller voir ce spectacle de **Claude Régy**, sans doute le metteur en scène le plus radical du paysage théâtral français, même si ce n'est pas toujours une promenade pour le spectateur : lumières réduites, absence de mouvement, économie de jeu théâtral, il faut se concentrer pour entrer dans la méditation et goûter la pure essence des mots. C'est **Yann Boudaud**, interprète de *La barque le soir*, qui dit ici la poésie de **Georg Trakl**.

> 18 > 25/11



Julius Caesar

Théâtre Vincent Macaigne fait la rentrée du Théâtre de Vidy

La révolte furieuse d'une jeunesse contre le monde



Répétition de «Je suis un pays», que Vincent Macaigne annonce comme une «comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée». DR

Vedette Vincent Baudriller persiste et signe. Le directeur du Théâtre de Vidy invite pour la troisième fois Vincent Macaigne, et c'est pour lui dérouler le tapis rouge: spectacle inaugural de la saison, «Je suis un pays», spectacle immersif intégré dans le premier, «Voilà ce que jamais je ne te dirai», projection de films. Un petit festival pour celui qui incarne, à tort ou à raison, les orientations du théâtre lausannois, jugées trop radicales par certains. À bientôt 39 ans, Macaigne est en effet lancé comme une boule de bowling dans le théâtre et le cinéma, qu'il y joue, qu'il y mette en scène ou qu'il tienne la caméra. Depuis 2011, il enchaîne les pièces et les rôles avec une énergie vorace. Ce beau portrait d'Éric Vautrin explique sa fièvre: «Il y a chez Vincent Macaigne une forme d'urgence et de démesure, quelque chose comme une puissance vitale et fervente. Ses réécritures furieuses de Hamlet ou de Dostoïevski ou sa création «En manque» la saison passée à Vidy, ont imposé son écriture théâtrale singulière qui s'invente pour le plateau, en répéti-

tion, avec ses textes qui mobilisent l'intensité du jeu des acteurs et l'ensemble des artifices du théâtre. La scène est pour lui le lieu d'un monde rêvé, construit, inventé, où peut se réaliser ce qui, partout ailleurs, reste contenu – à commencer par l'aventure collective pleinement partagée.»

Pour la création «Je suis un pays», Vincent Macaigne annonce une «comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée» où il dépeint la révolte furieuse d'une jeunesse qui se débat dans un monde chaotique et stérile. Il parle d'un spectacle «assez nébuleux et onirique, mais aussi très triste». On n'en saura de toute manière rien jusqu'à la dernière minute: le théâtre de Macaigne se remet en jeu sans arrêt, avant comme après le spectacle. C'est dans cette urgence qu'il peut rester au plus près d'une vérité, au plus près de sa raison d'être. **J.-J. R.**

Lausanne, Théâtre de Vidy, du 14 au 29 sept.
www.vidy.ch

Critiques

CRASH-TEST THÉÂTRAL

Je suis un pays (comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée) et Voilà ce que jamais je ne te dirai de Vincent Macaigne

Un texte de jeunesse et une performance immersive : deux propositions chargées de bruit et de fureur.

Avec *Je suis un pays*, Vincent Macaigne s'empare d'un texte de jeunesse. Réactivant sa pièce pour l'immerger dans l'actualité du début de notre XXI^e siècle, le conte cauchemardesque s'avère prémonitoire, tant il s'accorde exactement au monde chargé d'inquiétude, de bruit et de fureur qu'est devenue la planète. Monter l'histoire

de cette sanglante saga familiale ne lui suffit pas. Dédoublant la portée de son message d'alerte, il offre à l'artiste Ulrich von Sidow la carte blanche d'une performance titrée *Voilà ce que jamais je ne te dirai*. Les deux spectacles se jouent simultanément et chacun réunit un public distinct. Y voyant un prétexte idéal pour remettre en cause les règles de la représentation, Vincent Macaigne a la belle idée d'une rencontre en vol entre les deux objets scéniques et leurs spectateurs. Il nous propose alors de vivre depuis l'intérieur l'expérience inédite d'un crash-test théâtral s'achevant forcément par la dévoration d'un spectacle par l'autre.

Patrick Sourd

Les 11, 13, 14, 15 et 17 novembre à 20h, et le 16 à 19h30,

TNB – salle Vilar

Les 11, 13, 14, 15 et 17 novembre à 21h45, et le 16 à 21h15,

TNB – salle Vilar



Méthilde Deret

PLAISIRS GLACÉS

Kindertotenlieder de Gisèle Vienne

Sous un manteau de neige, la cruelle étrangeté d'un conte musical dark.

L'inquiétant est partout dans ce paysage de fantaisie. Des silhouettes d'enfants se découpent en contre-jour. Instruments et enceintes délimitent l'espace d'un temple improvisé. Un autel conçu pour les rituels musicaux du black

metal sur cet ailleurs immaculé où la neige ne cesse de tomber. Gisèle Vienne, artiste associée au TNB, a souhaité reprendre ce spectacle emblématique de son travail pour cette première édition du festival. *Kindertotenlieder* (2007) emprunte son titre au cycle des cinq lieder que Gustav Mahler consacre à une œuvre dédiée aux enfants morts. L'artiste revisite la référence au présent dans le contemporain de la plus dark des musicalités. Son cérémonial

puise à l'archaïque pour rappeler la cruauté des rites de passage. Figures violentes et poilues chères à nos légendes européennes, des Perchten débarquent de nulle part comme des furies. Propre à extirper les existences de l'enfance, leur violence dévastatrice ouvre sur le fantasme d'une sexualité qu'on se plaît alors à découvrir entre le désir et l'effroi. P. S.

**Le 18 novembre à 21h et le 19 à 18h,
Le Triangle – Cité de la danse**

Je suis un pays, débridé et exubérant



Ouest-France

C'est inhabituel, le spectacle démarre au bar du TNB.

Un spectacle de Vincent Macaigne, c'est une aventure, une démesure ! Le public en fait l'expérience cette semaine avec *Je suis un pays*, une fresque de 3 h 30, qui commence au bar.

Entre prophétie, fable burlesque et satire, sur fond de fin du monde, le turbulent auteur et metteur en scène, y dénonce une certaine décadence, cette société du divertissement, pétrie de contradictions, dans un monde qui court à sa perte. Il y est question de catastrophe écologique, humanitaire, politique...

S'en dégage une énergie folle, une vitalité dans un décor baroque, sur une mise en scène spectaculaire avec effets spéciaux, mousse, jets d'eau, pétards, serpentins...

Les comédiens hurlent souvent,

« **parce qu'ils sont en colère** » justifie le metteur en scène. Ils voyagent dans les gradins, tandis que le public monte sur scène. Vincent Macaigne fait passer les spectateurs du show de télé réalité, à la saga familiale en passant par le meeting politique.

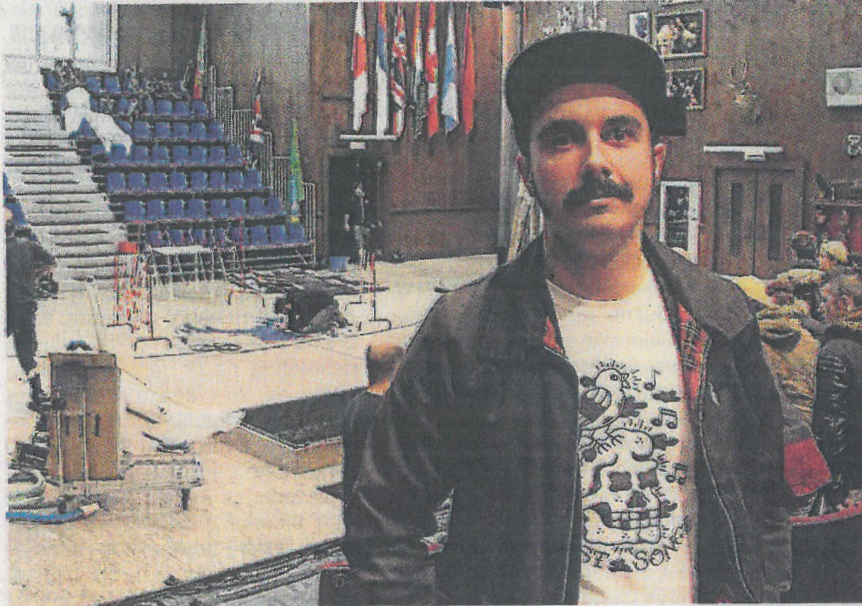
Il y a de l'humour, du second degré, quelques longueurs aussi. Et l'enfant terrible du théâtre contemporain, qui questionne ce monde de plus en plus complexe, agace aussi. Sa pièce est aussi loufoque que cli-vante. Samedi, des spectateurs ont quitté la salle sans même attendre l'entracte.

A. L. M.

Jusqu'au vendredi 17 novembre,
au TNB, salle Vilar, www.t-n-b.fr

Au TNB, ce spectacle est un joyeux bazar

Trois semi-remorques de matériel, une piscine, du faux sang projeté, 3 h 30 de spectacle...
Je suis un pays, de Vincent Macaigne, au festival du TNB, est un challenge en coulisses.



François Aubry, régisseur au TNB. « *Je suis un pays* », en coulisses, c'est du sport !



Ouest-France et Mathilda Climi

Insolite

Tout a commencé quand l'équipe de *Je suis un pays* est arrivée (il y a une semaine), avec trois semi-remorques de matériel. « Il nous a fallu quatre jours de montage, explique François Aubry, régisseur principal du TNB, qui accueille ce spectacle hors-norme. Vingt-cinq intermittents se sont relayés, de 9 h à minuit, pour monter le décor. » Accrocher les tableaux, les photos, les étagères, les drapeaux, les trophées, les bocaux, monter le bar, installer la piscine, le gradin... Une installation spectaculaire dans l'univers singulier de Vincent Macaigne.

Aucun espace n'est laissé à l'abandon. Car le spectacle, qui dure 3 h 30, mené tambour battant, commence au bar du TNB, et se poursuit dans deux salles. Les acteurs

grimpent dans les gradins, sont filmés jusque dans les coulisses, et des spectateurs montent sur le plateau, autour d'un enjeu, sauver le monde (*Ouest-France* d'hier).

En coulisses, c'est sport !

Outre le décor, déjà très imposant, le spectacle fourmille d'accessoires, propose un festival d'effets spéciaux. « Cela demande une grande anticipation. » Pendant le spectacle, ils sont une dizaine en coulisses, au lieu de trois ou quatre habituellement, « tous équipés d'oreillettes, d'une lampe frontale. Et tout est extrêmement minuté ».

Le régisseur de l'équipe, comme un chef d'orchestre, donne les tops. « C'est un joyeux « bordel » très organisé, un désordre très maîtrisé, très sécurisé, même si, par moments, on se retrouve dans un

mètre de mousse à manipuler les accessoires. » Avec les acteurs qui donnent le la, « on est guidé par le texte. Toute la conduite est calée sur les dialogues et les comédiens qui donnent tout ».

Si les spectateurs en prennent plein les yeux et les oreilles, avec de l'eau, du faux sang, des serpentins, des formes gonflables, des lâchers de terre, des objets qui tombent, de la fumée, des pétards, « ce n'est ni dangereux, ni vraiment compliqué. Tout est faisable. C'est juste que, d'habitude, on a un ou deux effets, dont on est très fiers. Là, c'est en continu. »

7 h pour remettre en état et préparer

Après le spectacle, c'est entre deux heures et deux heures et demie de nettoyage du plateau « les acces-

soiristes doivent récupérer tous les objets, éparpillés ». Le jour même il faut compter sept heures de remise en état avec cinq personnes sur le pont, « il y a des retouches de peinture, des bâches à tendre là où le faux sang a été projeté, l'eau à filtrer... Il faut s'assurer que tout fonctionne, les moteurs, la lumière, le son ».

La recette : « il faut rester zen, prendre du recul, arriver reposé. » Chaque jour, Vincent Macaigne, réputé grand travailleur, revoit les choses, apporte des modifications, « tous les jours la pièce évolue ».

Et, à 20 h, c'est la montée d'adrénaline. « On est tous sur le qui-vive, totalement à l'écoute. »

Agnès LE MORVAN.

Le spectacle qui secoue de Vincent Macaigne



Dans « Je suis un pays », la Jeunesse se débat dans un monde qui ne lui convient pas.

Vincent Macaigne remonte spécialement pour le festival *Je suis un pays* (comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée). Une pièce qu'il avait créée une première fois en Suisse à Lausanne et qu'il promet de faire grossir pour la grande scène du TNB, qui accueille sa première française. Le metteur en scène, également cinéaste dont le deuxième film, *Pour le réconfort*, vient de sortir sur les écrans, promet « **une grosse machine. Je me fais une obligation de créer de la magie comme un cadeau au spectateur. J'aime prendre des risques et montrer une œuvre plastique. Cette pièce a pour point de départ une salle de l'ONU. Il y a une grande explosion puis tout un monde se recrée sur le chaos. C'est un mélange de séries Z, de films gore et de discussions sur le monde d'aujourd'hui avec l'état de la France, l'irruption de Trump...** » Voilà qui risque de déménager, d'au-

tant plus que Vincent Macaigne a la réputation de détruire ses décors... « **Uniquement quand il a été prévu pour ça** » promet le metteur en scène. Attention, spectacle déconseillé aux épileptiques et aux femmes enceintes...

Parallèlement à la création de *Je suis un pays*, Vincent Macaigne invite l'artiste finlandais Ulrich von Sidow, connu pour ses performances aussi imprévisibles que radicales, en lui soumettant une question : l'art peut-il sauver le monde ?

Fabienne RICHARD.

Du samedi 11 au vendredi 17 novembre, à 20 h, jeudi 11 novembre à 19 h 30, représentation suivie d'une rencontre avec l'équipe artistique. Durée 3 h 30. Tarif : de 13 à 16 €. *Voilà ce que jamais je ne dirai*, du samedi 11 au vendredi 17 à 21 h 45. Tarif 11 €.

JE SUIS UN PAYS
COMÉDIE BURLESQUE
VINCENT MACAIGNE



Conte gothique, farce funèbre, tragédie burlesque, féerie absurde et enfantine? L'univers du cinéaste et homme de théâtre Vincent Macaigne est riche de paroxysmes, déflagrations, contradictions. Dans le bruit, la fureur et la rage. Comme toujours dans ses longs spectacles emportés et fous, il y aura ici des fumées blanches et une sono assourdissante, du tohu-

bohu et du sang, de la tendresse et de la provocation, des comédiens voyous. Et de la mélancolie, toujours derrière leurs cris.

Les créations de cette bande hurlante valent surtout par ce qui se joue sans se dire dans les scènes grand-guignolesques: cette souffrance triste et cet appel à la joie quand même. A la danse sur un volcan, aussi. Adapté d'un récit écrit à l'adolescence, histoire de père absent, d'enfants abandonnés, de mère méchante et de mauvais roi, *Je suis un pays* annonce crûment la catastrophe démocra-

tique et le désastre écologique à venir. Plus féroce et désespérément politique que ne l'avait jamais osé Macaigne. Naïveté et démesure, passions et tourments: le théâtre explose ici par tous les bouts. Brûle, violente. Et console. C'est que le furieux homme de troupe conjugue l'intime et le collectif, le privé et le public. Après *Je suis un pays*, on se sent curieusement moins seul. – **Fabienne Pascaud**

| 3h | Mise en scène Vincent Macaigne, du 25 nov. au 8 déc., dans le cadre du Festival d'Automne, Nanterre-Amandiers (92), tél.: 01 53 45 17 17.

Scènes



Mathilda Omi

L'apocalypse en tandem

Avec la rencontre explosive de deux spectacles, **VINCENT MACAIGNE** organise la dévoration de l'un par l'autre. La vision d'un monde en déroute.

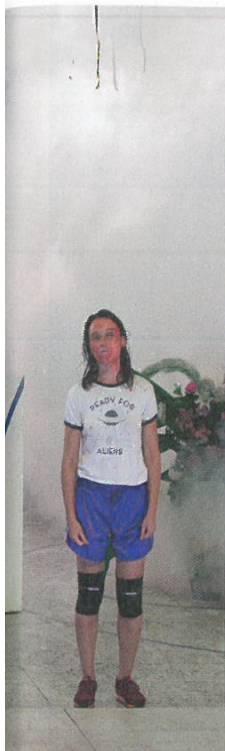
PRIS EN MAINS DÈS LE HALL ET ENCADRÉS PAR DES CRS,

les spectateurs de *Je suis un pays* font le détour par les coulisses pour découvrir le décor de Vincent Macaigne avant de rejoindre leur place. En ces temps d'état d'urgence permanent, la visite s'apparente à un remake sécuritaire du "à la queue leu leu" des journées du patrimoine. On traverse un pub-musée consacré aux traces d'une démocratie mondiale un temps porteuse de l'espoir d'un avenir meilleur. Avec son trou d'eau saumâtre apte à noyer les utopies, ses têtes d'animaux empaillés et ses bébés humains dans des bocaux, ce bar de la dernière chance s'orne de drapeaux nationaux et d'un Sputnik tandis qu'une immense photo en toile de fond témoigne du discours prononcé à New York par le président iranien Hassan Rohani à l'ONU.

Qu'importe que les multinationales aient déjà transformé la planète en démocratie. Comme dans les contes, une mère se disant la femme de ménage de l'institution onusienne révèle avoir donné naissance à une fille et un garçon destinés à sauver l'humanité.

Logique d'un jeu de massacre s'amusant des sauts dans le temps, on se retrouve sans transition dans une émission de télé-réalité où il s'agit de tuer le monarque immortel de ce royaume de l'obscène. Un smog épais opacifie la salle, le son des enceintes justifie des bouchons d'oreilles tandis que chaque scène renoue avec les rituels cruels de corps exorcisés.

C'est le moment choisi par Macaigne pour imaginer l'expérience en temps réel d'un crash-test entre deux spectacles. L'heure de faire entrer les spectateurs de son autre pièce, *Voilà ce que jamais je ne te*



Je suis un pays

dirai, performance immersive déléguée à son double, l'artiste Ulrich von Sidow. L'apocalypse à l'œuvre dans *Je suis un pays* ayant pris les allures d'une fusion nucléaire faisant craindre le catastrophique revival du syndrome chinois, c'est par le haut de la salle et à la manière d'une équipe de sauveteurs en combinaison blanche équipée de lampes frontales que les nouveaux arrivants débarquent.

L'apothéose visée étant la dévoration de l'un des spectacles par l'autre, les comédiens meurent et ressuscitent moyennant l'usage de litres d'hémoglobine. Dédiée à la violence jubilatoire des castelets de l'enfance où l'on fait subir le pire à ses poupées, cet hommage à une héroïque fantaisie *no future* reprend les sucreries de *Porque te vas* de Jeanette et celles du *Temps de l'amour* par Françoise Hardy. Cher aux gamins terribles, l'enjeu du "pour de rire" autorise une surbourn en guise de happy end. Il suffit alors de partager une bière en dansant sur scène avec la troupe pour être quitte de cet outrage au public lancé comme le plus déchirant des SOS. Patrick Sourd

Je suis un pays – Comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée et Voilà ce que jamais je ne te dirai de Vincent Macaigne, du 25 novembre au 8 décembre, Théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Tournée jusqu'en juin 2018

L'hôpital et ses fantômes

Avec Professeur Bernhardt d'Arthur Schnitzler, Thomas Ostermeier revisite au présent cette dénonciation de l'antisémitisme.

Rendue euphorique suite à l'absorption de drogues, une jeune femme qui vient d'avorter se croit sauvée alors qu'elle est condamnée. Pour préserver la quiétude de son paradis artificiel et faire de sa mort "la plus belle heure de sa vie", le professeur Bernhardt refuse l'entrée de sa chambre à un prêtre se proposant de lui administrer les derniers sacrements. Avec cette pièce immédiatement interdite en 1912, Arthur Schnitzler cristallise sur le cas d'école d'une fin de vie des tensions sociétales transformant en campagne antisémite le procès qui oppose le prêtre catholique au médecin qui est juif. Relayant le jeu de ses comédiens par des images vidéo prises en direct, Thomas Ostermeier s'inspire des séries médicales télévisées pour revisiter la pièce au présent dans un montage au scalpel. Miroir sans complaisance, son spectacle dénonce un opportunisme rance que l'on retrouve dans les polémiques d'aujourd'hui. En prenant parti pour le rêve singulier d'une patiente, Arthur Schnitzler dénonce aussi le recours au ready-made sociétal du fantasme religieux pour tous. Son auteur était un médecin proche de Freud, Thomas Ostermeier n'oublie pas ce versant de la pièce. S'arciboutant sur ce poétique au cœur de la pire adversité, il n'ignore pas que le professeur Bernhardt ne fait qu'annoncer les premières batailles de la psychanalyse. P. S.

Professeur Bernhardt d'Arthur Schnitzler, mise en scène Thomas Ostermeier, avec la troupe de la Schaubühne de Berlin, en allemand surtitré, du 23 novembre au 3 décembre, Les Gémeaux, Sceaux



Illustration : Loren Capelli

Violeta Cruz La Princesse légère

opéra / 13-16 déc.

Jean Deroyer /
Pierre Dumoussaud
Jos Houben
CRÉATION MONDIALE

Trisha Brown

danse / 30 nov-4 déc.

IN PLAIN SITE
Je 30 nov. (18h30)
au MUba, Tourcoing
Ve 1er déc. (18h30 et 21h)
au Tripostal, Lille
3 PIÈCES
Di 3 (16h) et Lu 4 (20h) déc.
à l'Opéra de Lille

OPÉRA DE LILLE

Réservez vos places !

+33(0)362 21 21 21

opera-lille.fr

inrockuptibles



MEL MÉTROPOLE
EUROPÉENNE DE LILLE



Le Point.fr**Nom de la source**

Le Point.fr

Type de source

Presse • Presse Web

Périodicité

En continu

Couverture géographique

Nationale

Provenance

France

Dimanche 19 novembre 2017

Le Point.fr • no. 201711 • 770 mots

Vincent Macaigne : "Le public est un acteur, un être vivant"

*Par Olivier Ubertalli***ENTRETIEN. Devenu incontournable au cinéma comme au théâtre, le comédien, qui aime créer l'événement, présente "Je suis un pays", un spectacle déjanté.**

Hier espoir du cinéma français, aujourd'hui acteur incontournable - on l'a notamment vu et apprécié dans d'Éric Toledano et Olivier Nakache et *Les Deux Amis* de Louis Garrel -, Vincent Macaigne est également un metteur en scène de théâtre, à l'honneur du Festival d'automne avec plusieurs productions. Comme son adaptation il y a trois ans de *L'Idiot*, son dernier spectacle, *Je suis un pays* (*Comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée*), dont la première a eu lieu au Théâtre national de Bretagne, s'ouvre sur une performance.

À l'entrée de la grande salle, une affiche prévient : spectacle non recommandé aux moins de 16 ans, boules Quies disponibles. À l'intérieur, les haut-parleurs crachent de la musique électro et les guitares rock de Nirvana. Puis, soudain, une femme de ménage de la Société des nations (ancêtre de l'ONU), une histoire de trafic d'organes, la nuit, un roi, et caetera, et caetera. Certains parlent de bordel usant, d'autres de joyeux bazar. Les spectacles de Vincent Macaigne ne laissent pas indifférent. Entretien avec un amoureux de la scène.

L'idée est d'accompagner les spectateurs et de les amener dans mon univers. C'est presque une manière d'être poli avec eux, de créer un couloir, une sorte de

sas, afin que l'écart entre la vie de dehors et celle de l'intérieur du théâtre ne soit pas trop grand. C'est une façon « bizarrement douce » de transformer la réalité.

J'utilise beaucoup de moyens d'expression différents pour que le spectacle ne soit pas monolithique. Plus les formes sont variées, moins il est saisissable et dynamique. J'aime que les spectacles soient comme des savons, qu'au moment où l'on croit les avoir ils s'en aillent.

Non, je n'ai pas spécialement envie de les malmener. Ce n'est pas un combat, je ne vais pas les forcer à entrer dans mon univers. Mais c'est un univers dessiné qui est forcément frontal. Quand on arrive dans un spectacle où il faut absolument ne pas faire de bruit, être sage et solennel, c'est aussi une manière très frontale, très autoritaire de procéder. Quand je mets des musiques que tout le monde connaît, cela fait appel à notre mémoire collective, cela permet de se rassembler. Bref, cela offre une certaine liberté aux spectateurs.

Ce sont l'histoire et les zones que je veux créer avec le spectateur qui m'intéressent le plus. Cela peut être une zone d'inconfort, mais qui permet aux spectateurs d'être actifs. Ensuite, on peut

y entrer ou pas. Mais je préfère le risque de ne pas avoir de silence plutôt que d'avoir l'autorité de le demander. C'est une manière de dire « ce soir, vous ne serez pas qu'observateur ». Le public est un acteur, un être vivant. En Suisse, il est plutôt timide et étonné. Au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, il est plus participatif. À Paris, on verra. C'est une entité qui change tous les soirs. Et je demande aux acteurs de jouer avec cette liberté qu'on donne au public.

J'aime le côté tour de magie du théâtre.

J'apprécie que la scène soit occupée non seulement par les acteurs, mais aussi par une autre présence. J'aime aussi le côté « tour de magie » du théâtre. Que l'on puisse le regarder sans ne rien comprendre et que, le lendemain, on puisse revenir pour écouter. J'aime cette double expérience. Vous savez, on ne joue pas bien tous les soirs ce genre de spectacles. Cela peut-être parfois plus violent ou grossier. Mais, quand il est bien joué, il y a un état de grâce avec le public.

GRAPHIQUE Une scène de "Je suis un pays". © Mathilda_Olmi

En Europe et particulièrement en France, nous avons un rapport très fort avec la culture. Mais, si on y réfléchit, plus de 500 personnes viennent chaque soir écouter pendant quatre heures six personnes qui parlent. Aller voir des gens qui prennent la parole devant d'autres, c'est beau ! Au-delà du jugement qui consiste à dire si telle pièce est bien ou pas bien, cette empathie est extraordinaire. Il y a quelque chose d'archaïque et d'incroyable dans cette marque d'intérêt de l'homme pour les

vaut le théâtre que la guillotine. Le théâtre peut-il sauver le monde ? En tout cas, il permet de créer un moment de sublime qui nous réunit.

« *Je suis un pays* (comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée) » « *Voilà ce que jamais je ne te dirai* », du

Vincent Macaigne place le théâtre en état d'urgence

L'auteur-metteur en scène présente « Je suis un pays », à Nanterre-Amandiers

THÉÂTRE

C'est lui qui le dit : « *Je ne sais pas pourquoi, je ne peux pas m'empêcher de me mettre des bâtons dans les roues.* » Et c'est vrai : Vincent Macaigne ne se contente pas de ce qui est. Il lui faut toujours en rajouter, des bruits, des cris, des fumigènes, des chansons hurlantes et des jets divers. Parce que son adrénaline est en état d'urgence, et le théâtre un champ de batailles. Dans *Je suis un pays*, son nouveau spectacle présenté à Nanterre-Amandiers dans le cadre du Festival d'automne, il va encore plus loin que dans ses éclatantes adaptations d'*Hamlet*, *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, et de *Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer*. Le public a le choix entre deux options : s'asseoir dans la salle et voir *Je suis un pays*, ou participer à *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, une performance incluse dans le spectacle, qui mène à se retrouver, vêtu d'une combinaison de survie, sur le plateau de *Je suis un pays*.

Les genres se catapultent

En clair : idéalement, il faut venir deux soirs pour goûter tout le spectacle, que Vincent Macaigne a créé en Suisse, à Vidy-Lausanne, en septembre. Mais pour autant, il ne faut pas tout raconter. Il suffit de savoir que *Voilà ce que jamais je ne te dirai* commence dans une petite salle où est projeté un film avec un performeur finlandais, Ulrich von Sidow, un faussaire dans les grandes largeurs, qui dialogue sur l'art avec un journaliste. A un moment, le film est interrompu par quelqu'un qui dit aux spectateurs vêtus de leurs combinaisons : « *Il y a eu une catastrophe, vous êtes les derniers survivants, venez.* » C'est ainsi qu'un cortège post-atomique entre dans la salle où se joue *Je suis un pays*, et monte sur la scène, où il s'assied sur des gradins, avec ses lunettes frontales qui éclairent comme des feux de secours.

Ce cortège arrive en pleine débâcle, dans un spectacle qui a commencé depuis deux heures : l'Europe est en berne, l'ONU en crise, la planète est bouffée par Monsanto, et les pauvres vendent leurs organes pour survivre. Un docteur Mabuse est passé par là, broyant les espoirs d'une jeunesse qui a cru que tout pourrait changer, ou en tout cas ne pas se déglisser autant. Qu'il y aurait de l'air, une place à se trouver, une vie ouverte. Billevesées : demain a tué hier, et c'est ce que raconte *Je suis un pays*, qui vient de loin. Vincent Macaigne, 39 ans, est parti d'une pièce, *Friche 22.66*, écrite quand il n'avait pas 20 ans. Il voulait en conserver la rage fraîche et en gommer certaines naïvetés. A exercice périlleux, résultat périlleux : les naïvetés et les

clichés sont là, la confusion règne, mais l'explosion du désordre s'avère plus forte qu'elle.

C'est là que l'on retrouve la marque du metteur en scène : faire tout exploser, nous noyer dans des lumières et des sons déments (d'où les bouchons d'oreilles distribués à l'entrée), nous envahir de mots, et, pour finir, nous toucher par la tendresse, oui, la tendresse qui toujours déchire ses spectacles. Ce n'est pas sans raison que *Je suis un pays* porte en sous-titre « comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée ». Les genres se catapultent, une génération crie ses tiraillements, mais le désir est là, il éclate, au même titre que le désespoir dans la débâche du « trop », et s'incarne dans des comédiens engagés

jusqu'au bout, en particulier l'exceptionnelle Candice Bouchet.

Pour ces comédiens de l'extrême, comme il en est des sportifs, l'Himalaya est l'ici et maintenant du plateau, sur lequel le public est invité à boire une bière, à la fin de *Je suis un pays*, qui change tous les soirs, plus que tout autre spectacle, parce qu'il réclame une alchimie entre la scène et la salle. Une alchimie vitale, comme dans *En manque*, que Vincent Macaigne présentera à la Grande Halle de La Villette, du 14 au 22 décembre, toujours dans le cadre du Festival d'automne. ■

BRIGITTE SALINO

Je suis un pays, et Voilà ce que jamais je ne te dirai, de et mis en scène par Vincent Macaigne. Avec Thomas Blanchard, Candice Bouchet, Thibaut Evrard, Pauline Lorillard, Blandine Madec, Rodolphe Poulain, Hedi Zada. Nanterre-Amandiers, 7, avenue Pablo-Picasso, Nanterre (Hauts-de-Seine). Jusqu'au 8 décembre. Du mercredi au vendredi, à 19 h 30 ; samedi, à 18 h 30 ; dimanche à 15 h 30. Durée : 3 h 30.



Hedi Zada, dans « Je suis un pays », de Vincent Macaigne.

MATHILDA OLM

[Théâtre – Critique] Je suis un pays / Vincent Macaigne



LA CRITIQUE

Je suis un pays est une forme de naïveté furieuse, une colère mélancolique, un élan à l'action, un pessimisme utopique. Parfois long, au discours parfois simple, il a toutefois la force poétique de la bonté et de la candeur pures. Vincent Macaigne livre à nouveau un spectacle bruyant et hurlant, moins fort que ses précédents mais plus personnel.

Sur scène, pendant quatre heures, les lumières explosent, les décors s'écroulent, la mousse déborde et la musique résonne. La signature Macaigne est lisible en relief : elle entremêle la harangue à la fête, l'angoisse à l'espoir et le chaos à la force d'un possible, toujours... En cela, *Je suis un pays* n'est guère différent, dans le fond, de ce que Macaigne a toujours proposé. Pourtant, ce spectacle-là naît d'autre chose : il est le fruit d'une réécriture d'un premier jet lâché sur le papier il y a une vingtaine d'années, lorsque l'auteur sortait de l'adolescence. C'est ce qui fait de *Je suis un pays* un spectacle authentique, sincère, mais parfois faible. Et cette faiblesse, parfois, d'apparaître comme une qualité. En somme, ce travail de jeunesse et à la fois la force du spectacle et ce qui pêche.

De quoi s'agit-il dans *Je suis un pays*, si ce n'est la question de l'espoir, de l'avenir ; la question des peurs et des angoisses ; celle des actions à mener, dont on sait qu'elles ne se font jamais ; la question de la rage adolescente, la seule qui parvient à lire la misère du monde et à s'en offusquer avec la véritable sincérité de l'être qui entre au monde ? De quoi s'agit-il d'autre que la question du combat, et de la lutte contre les apathies ? Ce que, déjà, Macaigne hurlait dans *Idiots...* en adaptant Dostoïevski. Dans *je suis un pays*, le récit n'est qu'un prétexte : notre monde se termine brusquement, par une catastrophe ; un autre monde le remplace, entre assemblées et constitutions diverses, rois ou autres lobbies d'influence. On cherche à reconstruire, tout en observant la fragilité du contexte, et on saute du divertissement outrancier, qui semble s'être imposé au monde, comme l'image, à l'avènement d'une curieuse prophétie, portée par une sœur en superman et un

frère en maillot de bain... Qu'importe le récit, brouillon, confus. Il n'est pas insultant de dire qu'il ne sert à rien, si ce n'est à contribuer à construire un état d'esprit, qui fait se rejoindre la friabilité d'une situation et le sentiment d'étouffement et de colère, ou d'impuissance. Le chaos est observable, il est vécu ; et l'impossible reconstruction, entre sang et tentatives avortées, cris et trahisons, est étalée sur scène. Le spectacle est visuel, il est aussi festif que volontairement épuisant.

Ce qui est à lire, en vrai, dans cette étirement de sons et lumières, de citations et d'ironies, de monologues hurlés et danses pop avec le public sur scène, c'est la naïveté adolescente de la colère impuissante. Et dans cette colère, la beauté de son énergie et de son inconscience. Ou plutôt la beauté de sa conscience : celle qui consiste à savoir que le combat est perdu d'avance mais qu'il faut toujours lever le poing. Il y a dans ce *Je suis un pays* toute la faiblesse des textes adolescents, toute la banalité des espérances poétiques et naïves d'une jeunesse encore pleine d'idées mais que la noirceur du monde fait mourir, toute la pauvreté du verbe haut et de la colère facile. Mais il y a aussi, et c'est ce qui peut toucher dans *Je suis un pays*, la force de cette adolescence opiniâtre et rebelle, remplie d'un bon sens furieux et humaniste que l'âge adulte semble perdre au profit de la sagesse, la beauté d'une rage qui va s'éteindre, celle d'une colère qui est déjà obsolète lorsqu'elle s'exprime...

En réécrivant son texte d'adolescence, Macaigne donne corps à cette frénésie de l'idée naïve et donne à *Je suis un pays* une cohérence touchante, où l'inutilité de sa colère, vaine et sans but, émeut par sa nature et son origine lorsqu'elle agaçait dans *Idiot*... Naviguant entre prophétie et utopie, Macaigne dessine avec brio la cruauté et la violence du monde tel qu'on le laisse advenir, et crie au réveil et à l'action. Il n'y a rien de plus beau qu'un naïf sincère, grand rêveur des possibles, hurlant en régie pour réveiller le monde : on ne sait s'il sait que le combat est vain, ou s'il garde l'espoir fou que son aile de papillon pourra changer le monde.

Que le texte soit parfois faible, ou simpliste, et que le spectacle s'étire bien trop (en 20 ans, Macaigne aurait pu resserrer, densifier) est indéniable... Un constat qui finit pourtant par s'évaporer devant la globalité d'un projet qui se moque de nos conventions sages et appelle à nos grandes colères et nos grands rêves éteints. Souvenez-vous de vous, semble crier Macaigne aux plus âgés lorsqu'il ne s'adresse pas aux jeunes dans la salle, dont il faudrait savoir ce qu'ils retiennent de ces spectacles visuels et pop...

PS : Au milieu de *Je suis un pays*, ne revenons pas plus longtemps sur l'étiré *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, performance un peu lassante au cœur du spectacle, en lien avec **Ulrich Von Sidow**, invité par Macaigne, où une vingtaine de spectateurs vêtus d'une combinaison blanche sont installés sur scène pour écouter la dernière partie du spectacle...

Avec le Festival d'Automne 2017

A Nanterre-Les Amandiers du 25/11/17 au 8/12/17

Au TNB du 11 au 17/11/17

Au TANDEM du 9 au 11/01/18

A la Colline du 31/5/18 au 17/6/18

Au Holland Festival du 21 au 23/6/18